

Le témoignage d'une mentalité.

Dès l'Antiquité, certains chiffres ont passé pour avoir un pouvoir mystérieux. Les nombres 3, 7 et 13 demeurent affublés respectivement d'honorabilité, d'un caractère sacré, d'une superstition. Des philosophes ont par ailleurs fait une large place aux nombres dans leur métaphysique.

C'est donc sans fausse pudeur que nous pouvons nous laisser subjugué un moment par la rondeur décimale du nombre 100 qui garnit le présent numéro de notre revue. Son nombre représente une période d'histoire de plus de 40 ans, une performance, une continuité, une fidélité, une amitié, une collaboration... et chacun d'entre nous peut sans doute ajouter un qualificatif selon son optique particulière et ses pôles d'intérêt. Plus d'un aspect mérite information et réflexion, et le comité de rédaction y reviendra sans doute, après le florilège auquel il a voulu consacrer ce numéro.

Ce florilège s'aperçoit comme une frange de lumière qui borde la vie de la revue dans ce qu'elle est d'essentiel ou d'existentiel : le témoignage d'une mentalité.

Il est curieux que ces mots, témoignage et mentalité, ont aujourd'hui une résonance plutôt défavorable. Le témoignage paraît rarement objectif, la mentalité n'est retenue que dans sa valeur péjorative.

L'esprit moderne voudrait des témoignages a-humains et intemporels : le témoin doit être une plaque photogénique, passive et sans mouvement et se conserver identique dans le temps. Or le témoignage, du moins celui qui est visé ici, ne peut pas avoir le même genre d'exactitude que celle d'une image matérielle. Il vit dans une conscience personnelle, en recherche la vérité, et ce n'est point là signe d'infériorité. S'il est vrai que le témoignage s'adresse moins aux faits bruts qu'à la signification des faits, cette signification ne saurait se livrer toute entière dans l'instant, et elle est susceptible de croître, de s'illuminer, de s'approfondir sous l'influence des événements postérieurs, des expériences et des rapprochements, des questions posées, des milieux sociaux traversés et conquis. Ce témoignage est l'acte d'un homme, agissant sous l'impulsion de son esprit, dans un récit chargé de sens. Et ce témoin paraît plus crédible en l'occurrence qu'une plaque de gélatine sur laquelle les rayons viendraient s'inscrire sans pour autant révéler le sens de l'image.

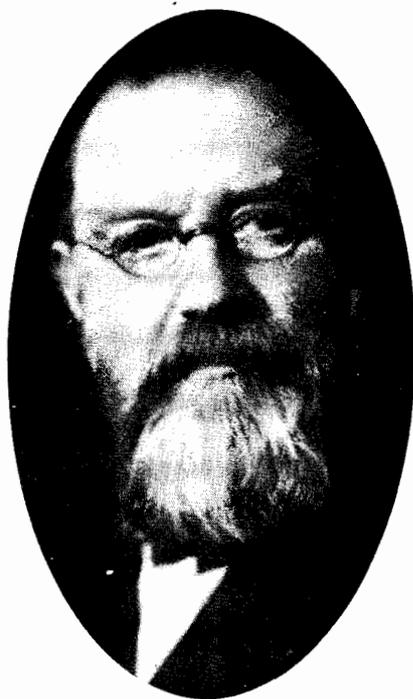
Bien entendu le témoin n'est pas un esprit pur et son esprit n'atteint pas directement la réalité dont il témoigne. Il est issu d'une communauté qui agit et pense en lui, de sorte qu'entre cet esprit et cette réalité s'interposent les mentalités, que Littré définit comme « la manière générale de penser qui prévaut dans une société ». Tout témoignage étant appelé à se communiquer, le témoin n'est en fait qu'un intermédiaire entre la réalité dont il entend témoigner et la lignée, la société, le milieu, en un mot la communauté qui est la sienne. Le témoignage se fait donc à travers des mentalités : mentalité de celui qui observe et témoigne, mentalité de ceux qui reçoivent et réagissent. La mentalité, cette pensée sociale ou collective, a l'avantage de nous faire entrer de plain-pied en communication avec un groupe plus ou moins étendu et de nous faire entendre par simple référence aux normes communes d'intelligibilité et sans avoir à faire effort de renouvellement et de réflexion.

Appliquées à notre collège, ces quelques considérations, empruntées principalement à Jean Guitton, prennent un relief particulier en tant qu'il est une communauté à la fois très variable dans sa composition et en évolution constante par suite de la nature même de son action éducative. Action éducative centrée principalement sur les jeunes dans les années les plus décisives de leur vie, mais action éducative permanente et mutuelle aussi des membres adultes et responsables de cette communauté : direction, corps enseignant, association des parents, association des anciens et anciennes.

Mentalité bonne ou mauvaise. On peut en discuter, tout se discute aujourd'hui, encore que ce serait peut-être faire injure aux ossements de Saint Boniface qui reposent à proximité dans l'Abbaye de la Cambre. Certains prétendent en effet, et qui oserait soutenir que c'est sans pertinence, que c'est lui qui veille à perpétuer son esprit dans ceux qui se sont placés sous son patronage. Peut-être est-ce lui aussi qui inspire ces paroles de synthèse maintes fois entendues de la bouche d'un ancien, d'une ancienne, dans la sérénité de l'âge : « Je garde une grande dette de reconnaissance à mon collège ».

Une chose demeure en tout cas indubitable : les cent premiers numéros de la revue du collège ont été une œuvre de foi et de bonne foi.

Poï WOLFSTYN,
Responsable du Comité des Anciens et Anciennes.



FLORILÈGE POUR UN CENTENAIRE

JEAN CAPART

1877-1977

Le centenaire de Jean Capart a donné lieu au cours de cette année à diverses manifestations dont la dernière sera, dans quelques semaines, l'émission d'un timbre en son honneur.

Notre propos dans cet article n'est pas de retracer en détail les étapes de la vie et de la carrière du grand égyptologue, mais de montrer combien l'école, après la famille, a contribué à la formation de sa vocation, car — faut-il le dire? — toute la vie scolaire de Jean Capart s'est déroulée au Parnasse et à Saint-Boniface.

LE PRÉCURSEUR!

Jean, fils du docteur et de Madame Alphonse Capart, naît à Bruxelles, rue Ducale, le 21 février 1877. Il fera partie d'une belle équipe : quatre garçons et quatre filles. Tous sont joyeux, généreux, mais très espiègles, mais ce sont aussi des enfants très ouverts au monde. Contrairement à l'usage de cette époque, les parents Capart gardent toujours leurs enfants avec eux aux repas. Cela éveille leur esprit et les met en rapport, dès leur jeune âge, avec des personnalités intéressantes. Jean, très tôt, fréquente l'école gardienne du Parnasse tenue par Sœur Célestine, «petite, jolie et très sainte». Elle a une grande patience envers les «petits messieurs» turbulents et souvent taquins qui lui sont confiés.

En première et deuxième année primaire, Sœur Ligurienne, puis surtout Sœur Joséphine, sont plus sévères et Jean, toujours fantaisiste, pense plus à s'amuser qu'à travailler; aussi ses bulletins ne réjouissent-ils pas toujours ses parents.

Pendant ces deux années primaires au Parnasse, Jean est en classes mixtes. C'est pourquoi nous le qualifions de «précurseur»!

Après le Parnasse, il entre en troisième année primaire à l'Institut Saint-Boniface situé alors chaussée d'Ixelles. Depuis l'année scolaire 1884-1885 jusqu'à celle de 1892-1893, à sa sortie de rhétorique, il ne quitte plus l'Institut.

Pendant cette période, le collège connaît une impulsion particulière, sous le directorat du Chanoine Hallaux. Quand Jean y entre, il compte 260 élèves, quand il le quitte, ils sont 462! Aussi, l'Institut s'agrandit de deux nouvelles maisons et les «anciennes écuries» de la maison de Theux sont transformées en chapelle. A cette époque également, le directeur fonde une nouvelle section : celle des Humanités modernes.

LE PROPHÈTE!

Les parents de Jean sont en relations amicales étroites avec la famille Damiens dont les enfants fréquentent le même Collège. Les Damiens habitent rue de Linthout, dans le quartier du Cinquantenaire. Au-dessus de la maison, une terrasse élevée. Souvent, les enfants y montent. Un jour, détaillant le panorama, Jean repère le Musée du Cinquantenaire et prononce ces paroles prophétiques : «Plus tard, je serai le maître de cette maison»! Et ce fut vrai, tellement vrai qu'il est passionnant de découvrir la genèse et l'évolution de sa vocation d'égyptologue.

«DU PETIT CANARD... À L'ÉGÉRIE DE LA RUE DE LA TULIPE»!

Pour cette découverte, nous possédons deux sources importantes qui se complètent et se répondent : une lettre de Jean Capart à un ami et un article publié en 1932 dans le «National Bruxellois» par un de ses anciens condisciples. Laissons parler ces deux voix alternées auxquelles nous joindrons nos propres souvenirs et découvertes.



Le plus loin que je remonte dans mes souvenirs, écrit Jean Capart, en cherchant ce qui a pu attirer mon attention sur l’Egypte, je trouve ceci : vers 1885-1886 (il est en 3^e primaire), mon oncle et ma tante Carbonelle de Tournai firent un voyage en Egypte dont ils rapportèrent une série de belles photographies et quelques petites antiquités. Je passais habituellement mes vacances chez mon oncle. J’admirais les photographies des monuments dont ma tante décrivait les merveilles. Je me rappelle très bien la description de la « descente » dans la grande pyramide. Mon oncle avait offert à mon père une petite plaque de faïence émaillée portant sur les deux faces quelques hiéroglyphes. Cet objet, mystérieux pour moi, avait été monté en bague. Bien souvent, j’ai pris dans mes petites mains la main gauche de mon père pour regarder le « petit canard » comme j’appelais alors ce que je n’ai su que bien plus tard être une oie sacrée d’Amon.

A l’occasion d’une conférence aux Anciens Elèves de l’Institut Saint-Boniface, au moment où Jean Capart était au sommet de sa carrière, il nous a confirmé que l’histoire du « petit canard » était très importante pour lui. Il a même ajouté, dans le feu de son éloquence, qu’un jour, tout en caressant la bague, il avait dit : « Papa, je te dirai, moi, ce que le « petit canard » représente ». Décidément, dès son jeune âge, il avait un tempérament de prophète ! Mais une autre influence joue, qu’il nous révèle : « Le frère Herman, au Collège des Jésuites à Tournai où mon oncle, le père Léon Capart, était professeur, avait formé un musée de toutes sortes de choses. Il m’insuffla la passion des collections. J’en vis de toutes espèces ».

Son condisciple fait écho : « A l’Institut Saint-Boniface, entre nous, nous avons trouvé que collectionner des pierres de couleur, cela valait beaucoup mieux que de bêtement jouer aux billes avec nos petits compagnons. Car notre snobisme précoce n’admettait plus ces passe-temps trop frivoles. Cela nous valut d’être baptisés d’un mot d’argot bien bruxellois : « les Stoeffers ». Pour nos compagnons, nous étions cela, des faiseurs d’embarras, des snobs !

Le « petit canard », cependant, poursuit Jean Capart. Aussi, écrit-il à son ami, « Je prenais un intérêt particulier au cours d’histoire d’Egypte que nous dictait le professeur de sixième latine. Il m’est resté dans la mémoire une phrase : « Ahmosis, roi de terre, commença la lutte contre les Hyksos... ». Ce n’est que bien plus tard que j’ai constaté que j’avais entendu « terre » au lieu de « Thèbes » ! ».

Qu'en dit le condisciple ? « Notre petit groupe de collectionneurs de pierres orienta ses préoccupations vers un tout autre genre : nous voulions tous devenir des égyptologues ! Et l'abbé Bertels, tout en nous enseignant les conjugaisons latines, nous avait surnommés en plein cours « les égyptologues de Bruxelles ». Celui qui nous avait fait attribuer ce surnom s'appelait « Jean II » parce qu'il avait des homonymes.

« Jean II » devient de plus en plus travailleurs. Il termine sa sixième latine, premier en excellence et remporte un seul prix, celui d'histoire !

« Plus tard, écrit Jean Capart, un jeune professeur d'histoire, l'abbé Carrière, me prêta « lectures historiques » de Maspero, dont je décalquai des images à l'encre de chine sur des plaques de verre pour les faire passer à la lanterne de projections. Présage précoce de ma destinée de conférencier égyptologique ! ».

Écoutons le condisciple : « Tout notre petit groupe — nous étions dix — voulait faire comme lui et comme Champollion : déchiffrer des hiéroglyphes. Malheureusement, Bruxelles manquait totalement de documents capables d'initier des aspirants égyptologues tels que nous. Ceci découragea les « Égyptologues de Bruxelles ». Un seul s'entête : « Jean II ».

« A 14 ans, écrit celui-ci, à la petite académie du Collège Saint-Boniface, je donne ma première conférence sur l'Antiquité, illustrée déjà d'images d'hiéroglyphes. L'année suivante, je présente à mes condisciples une sorte de petit roman égyptien ».

Or, dans le tiroir aux souvenirs de l'Institut, nous avons retrouvé un registre de 130 pages, toutes manuscrites, intitulé : « Cahier des Procès-Verbaux du Cercle Académique de Saint-Boniface, fondé le 26 janvier 1884 par Monsieur l'abbé Collet, directeur de l'établissement ».

En deuxième page, nous trouvons les statuts : le Cercle est composé du directeur, du professeur de rhétorique et de l'un ou l'autre de ses confrères, ainsi que des élèves de 1^{re} et seconde ayant obtenu au 1^{er} trimestre les trois quarts des points. L'un d'entre eux est secrétaire. Les réunions se tiennent tous les quinze jours, le samedi à 4 heures, successivement dans la chambre d'un des professeurs précités.

Voici le procès-verbal de la séance du 3 décembre 1892 : « La séance s'ouvre à 3 h 3/4 sous la présidence de Monsieur le Chanoine Hallaux. Son présents : Messieurs les professeurs Ketelbant et Carrière ; Messieurs Alexis, Bogaert, Brasseur, Capart, etc. Monsieur Capart nous lit un travail sur l'Égypte Ancienne ». Lorsque la séance est levée à cinq heures, la conférence n'est pas terminée (quoi d'étonnant, il s'agit de SA passion !) et nous retrouvons la suite le 14 janvier 1893. La teneur en est bien le « petit roman égyptien ».
(Fac-similé des 9 premières lignes du 8.12.92).

*Monsieur Capart nous lit un travail
sur l'Égypte ancienne. La forme en est très original.
L'auteur a condensé tous les renseignements connus
jusqu'aujourd'hui en une fable ingénieuse :
l'histoire de Nakhmout, pauvre homme qui la*

*... l'ère pousse à violer une tombe récente dans
le but de s'emparer de riches joyaux dont est
parée la momie... Ici place tout naturellement
la description détaillée de sépultures égyptiennes.*

Un autre document datant de cette époque est précieusement conservé à la Fondation Egyptologique Reine Elizabeth. Il s'agit d'une comédie en un acte et en vers écrite par Jean Capart et intitulée «Le Collectionneur». Elle est datée du 6 août 1892. Elle met en scène un collectionneur (Jean), son domestique faussement naïf (Lafleur), un numismate, un sigillographe, un géologue, un commissaire de police et deux agents. De plus, l'auteur attribue un rôle important à une momie égyptienne acquise par le collectionneur et à laquelle se substitue le domestique Lafleur.

Jean Capart persévère : « Au mois d'avril 1893, pendant mon année de rhétorique, je passe mes vacances à la bibliothèque Royale où j'entame bravement la copie de la grammaire de Champollion. J'avais voulu l'acheter, mais je m'étais enfui lorsque l'employé de l'Office de Publicité m'avait déclaré que ce livre coûtait 100 F. Cela dépassait totalement mes moyens. Je réussissais bien de temps en temps à payer par mensualités quelques livres sur l'Egypte, achetés chez un bouquiniste de la rue de la Tulipe, à Ixelles, mais il fallait pour cela que j'aie des recettes extraordinaires, par exemple lorsque je revendais tous mes livres de prix qui ne m'intéressaient guère, le lendemain de la distribution. Comme j'étais fier le jour où j'ai rapporté, caché sous mon caban, le grand atlas de Denon : « Voyage dans la Haute et Basse Egypte » que l'on payait alors la forte somme de 15 F ».

Les Anciens de Saint-Boniface qui ont connu « la chaussée d'Ixelles » se souviennent fort bien de la rue de la Tulipe. Elle avait une saveur particulière, non seulement pour la poésie de son nom,

Les Anciens de Saint-Boniface qui ont connu « la chaussée d'Ixelles » se souviennent fort bien de la rue de la Tulipe. Elle avait une saveur particulière, non seulement pour la poésie de son nom, mais aussi parce que « tous les goûts » la fréquentaient journalièrement. Pour les uns, il y avait là une marchande de « boules » : on descendait trois marches pour jouir d'un spectacle délicieux, celui de la vieille marchande et celui d'un étal qui pouvait satisfaire tous les gourmands. Pour d'autres, un peu plus loin, une librairie « vieux genre » et, dans la librairie, une « vieille dame » qui a bien connu Jean Capart. Le dialogue suivant nous est rapporté dans un hebdomadaire de la Jeunesse Etudiante Catholique, « Le Blé qui lève », du 27 mars 1932, par un chroniqueur anonyme :

Quand il m'arrive d'acheter un livre rue de la Tulipe, cela s'achève toujours en palabres sur les temps révolus.

— Figurez-vous, me dit un jour la vieille dame De Nobele, que c'est moi qui ai poussé M. Capart dans l'Egyptologie !

— Ah ! Ça vous ne m'aviez pas encore raconté.

— Eh bien, quand M. Capart était un petit bonhomme, élève de Saint-Boniface, il venait ici,...

— Soit, mais l'egyptologie ?

— Je vais vous l'expliquer : il voulait acheter des livres, alors je lui conseillais des livres sur l'Egypte et il y prit goût. Il est maintenant... n'est-ce pas... vous savez, continua-t-elle en se rengorgeant.

Ce que l'Egérie de la rue de la Tulipe ne savait pas, c'est que Jean Capart d'abstenait de fréquenter la marchande de «boules», comme il s'abstiendra de fumer afin d'économiser de l'argent pour se constituer «sa petite bibliothèque».

Cette précocité de Jean Capart, ou son zèle à suivre les impulsions de son Egérie, explique sans doute que, premier en sixième latine, l'élève Capart n'ait pas été premier en rhétorique. Mais, ne vaut-il pas mieux un sixième en excellence qui s'intéresse particulièrement à une science, qu'un premier qui ne s'intéresse à rien ?

C'est ce qui fut proclamé, le 5 août 1893, à la distribution des prix présidée par le Cardinal Goossens : 3^e accessit en excellence : Jean Capart. Il est 6^e sur 11 et obtient un diplôme du second degré.

UN CAS DE CONSCIENCE!

Certes, l'égyptologie l'attire et le passionne de plus en plus. Mais son père n'a-t-il pas raison de lui dire : «Ce n'est pas avec l'égyptologie que tu pourras élever des enfants...!». Et sa mère, au retour d'une première mission en Egypte : «Maintenant que tu l'as vue, ta fameuse Egypte, j'espère que tu resteras désormais chez toi!».

Toujours attentif aux conseils de son entourage, Jean Capart entreprend alors, malgré la passion qui le dévore de plus en plus, une candidature en philosophie et lettres au Collège Notre-Dame de la Paix à Namur, puis le doctorat en droit à l'Université Libre de Bruxelles. Inscrit au barreau en 1898 (mais il ne plaidera qu'une seule fois), il présente au concours des bourses de voyage un mémoire : «Esquisse d'une histoire du droit pénal égyptien» qui, primé, lui assure des séjours à l'étranger, lui permet de visiter les grands musées européens et de prendre contact avec les égyptologues de l'époque : Maspero, Petrie, Boeser et Wiedeman à Bonn, il suit les cours pendant plusieurs mois. Il apprend également le copte, à Louvain, sous la direction de Mgr Heybbelinck.

LE TEMPS DES MUSES!

1900! «Le siècle marche et pose ses jalons»!

La prophétie de Jean Capart se réalise — ou plutôt l'appel qu'il a entendu : A 23 ans, il est nommé Conservateur-adjoint des antiquités égyptiennes des Musées Royaux du Cinquantenaire. A 34 ans, il sera Conservateur des Musées du Cinquantenaire.

Quelles sont ces «antiquités égyptiennes» enfermées dans une salle? Quelques cercueils et des objets disparates. Il les enrichira de 8000 pièces représentatives des diverses époques de l'Egypte Ancienne. Dès le début, il fait don au musée de «sa petite bibliothèque personnelle», considérée dans la suite comme l'une des plus riches bibliothèques du monde. Madame De Nobele, de la rue de la Tulipe, avait raison d'être fière : les livres qu'elle lui «conseillait» se trouvent désormais au Musée!

C'est AU musée et POUR le musée que son tempérament de «luteur» trouve un champ de bataille idéal. Il se met à remuer le ciel et la terre.

Un PROBLÈME le tourmente. D'où vient ce peu d'intérêt des pouvoirs publics et surtout cette indifférence des foules? Inlassablement, il se met en route pour susciter les concours nécessaires : relations avec l'autorité, avec les mécènes, articles dans la presse, conférences dans les villes et même les villages, causeries à la radio. Celles-ci il les condense dans un livre intitulé «Le Temple des Muses». Titre choisi, dit-il, parce que dans la conception primitive, «musée» veut dire «Temple des Muses».

Un grand espoir : les jeunes, et c'est pourquoi il donne une importance particulière au « Service Educatif des Musées ». Son autorité, sa science, elles aussi ne cessent d'avancer et sa renommée dépasse nos frontières. En 1932, le président du Musée de Brooklyn à New-York demande au Gouvernement belge la collaboration de Jean Capart pour réorganiser son département égyptien. En témoignage de reconnaissance, il reçoit le titre de « Advisory Curator of the Egyptian Department of the Brooklyn Museum », titre exceptionnellement accordé à un étranger.

TOUT ANKH AMON

1923. C'est l'année de la grande aventure égyptologique : l'ouverture du tombeau de Tout-Ankh-Amon, la découverte du sarcophage et du mobilier funéraire au complet, grâce aux fouilles financées par le mécénat de Lord Carnavan.

La Reine Elizabeth voulant participer à l'émotion directe de cette découverte sans égale se rend en Egypte avec le prince Léopold et Jean Capart. « Je n'ai pu retenir un cri, dira ce dernier, et maintenant encore, j'ai la gorge serrée par l'émotion qui me saisit à la vue de ce que j'avais sous les yeux » !

Voyage enrichissant à tous égards : c'est à ce moment là en effet, qu'il sollicite de la Reine Elizabeth l'autorisation de créer sous son patronage une Fondation Egyptologique. Pour lui, c'est un nouveau rêve qui se réalise. Ainsi ce voyage n'aura pas servi seulement la noble curiosité intellectuelle de la souveraine et du prince ; il aura servi aux progrès scientifiques de la nation.

LES CAMPAGNES DE FOUILLES



Dans cette «fameuse Egypte», Jean Capart fera tout au long de sa carrière une douzaine de voyages. Après plusieurs missions d'études et de recherches (à la suite de l'une d'elles, il assure le transport du Mastaba que nous admirons aujourd'hui au Cinquantenaire), une nouvelle étape est franchie : les savants belges entreprennent des fouilles à eux dans le site d'El Kab en Haute Egypte. Il y aura trois campagnes de fouilles, dont Jean Capart détermine le but : «Trop longtemps les fouilles archéologiques ont eu comme objectif principal de sortir du sol le plus de monuments possibles ; on peut au contraire envisager la fouille comme un moyen de démonstration d'une thèse et courir la chance de combler les lacunes dans le tableau de la civilisation pharaonique».

Au terme de la troisième campagne, il quitte El Kab le 9 février 1946. «A cette minute pathétique du départ, écrit Arpag Mékhitarian, il a donné une grandeur qui restera dans la mémoire de ceux qui en ont été les témoins. Debout, à la fenêtre de son compartiment, calme mais visiblement en proie à une profonde émotion, il regardait. Il contemplait une dernière fois les grandes murailles qui abritent les temples de Nekhabit, le lointain rocher aux vaultours où perchent encore les représentants vivants de la déesse. On eût dit qu'il voulait emporter avec lui pour toujours la vision de ces sanctuaires païens qu'il avait glorifiés par sa science et où il avait élevé vers son Dieu ses prières de chrétien. Puis, se retournant vers nous, il dit simplement «Merci!». Tel un seigneur de l'Ancien ou du Nouvel Empire, il savait, au milieu des jouissances de la vie terrestre songer à l'au-delà et souhaiter, pour lui, l'approche de la suprême béatitude».

UNE NATURE SOLAIRE

On n'en finit pas de découvrir le rayonnement de l'éclatante personnalité de Jean Capart ! Il donne des cours aux Musées Royaux du Cinquantenaire, aux Universités de Liège, de Lyon, de Harvard,...

Il se dépense, comme conférencier, en Belgique, en France, au Danemark, en Suède, en Hollande, aux U.S.A., en Grèce, en Argentine, en Angleterre,...

Partout, il accomplit une véritable mission, celle de mieux faire comprendre et aimer la civilisation égyptienne.

Quant à ses écrits, articles ou livres, Madame Brasseur-Capart consacre 26 pages pour en faire la nomenclature ! Un des derniers jours qu'il vint à la Fondation Egyptologique, il remet à ses collaborateurs le manuscrit de son dernier livre auquel il avait donné le titre : «Pour faire aimer l'art égyptien». C'est son testament spirituel.

«Cette nature solaire, écrit Pierre Gilbert, irradie du physique au moral. Il y avait en ce savant une ampleur d'humanité, une chaleur de l'intelligence qui entraînaient l'attention, le respect, l'enthousiasme.

Son puissant esprit était avide d'établir le contact, non seulement avec la vie retrouvée de l'Egypte ancienne, mais également avec toute la vie de l'esprit et du cœur de l'homme».

Jean Capart, en effet, a un cœur toujours largement ouvert aux autres. Ce n'est pas seulement le travail de ses collaborateurs qui l'intéresse, mais aussi leur vie de tous les jours : il partage leurs joies comme leurs peines. Lui-même connaît toutes les joies familiales, les souffrances aussi.

Le 12 mai 1899, il épouse Alix Idiers. Six enfants naissent dans un foyer très heureux. L'aîné, le Père Capart S.J. est bien connu à l'Institut Saint-Boniface-Parnasse. Deux filles se consacrent au Seigneur : l'une a son point d'attache en Grèce, l'autre en Argentine.

Hélas, en 1911, Jean Capart perd sa compagne de vie. Il épouse peu après Marguerite Thirionet et voit son foyer s'agrandir encore de quatre enfants dont André, l'actuel Directeur de l'Institut Royal des Sciences Naturelles.

A l'occasion de son 70^e anniversaire, Jean Capart reçoit une lettre de félicitations d'un de ses anciens professeurs. Dans sa réponse, il écrit : « Mes maîtres ne m'ont pas seulement appris à étudier, mais aussi à prier et c'est le trésor le plus précieux dont ils m'ont ouvert le chemin ».

A la suite d'une opération, il entre dans la vie éternelle en juin 1947.

Une de ses dernières volontés : graver sur sa pierre tombale : « Laboravit et Oravit ». Deux mots qui résument bien sa grande et noble vie !

Il y a peu, je rencontrais un de mes anciens élèves de Saint-Boniface. Il est déjà grand-père ! « Figurez-vous, me dit-il, que je possède encore le cahier de votre cours sur l'histoire de l'Égypte Ancienne » ! Et nous voilà remuant de vieux souvenirs : nos visites au musée, au Service Educatif afin de bien illustrer le cahier. Dans cette conversation, j'ai constaté que, à cette époque, il n'avait pas réalisé : au musée, nous étions en famille, celle des Anciens de Saint-Boniface. Aujourd'hui, je souhaite que tous les grands-pères, anciens de Saint-Boniface, racontent à leurs petits enfants la belle histoire du « petit canard », ... toute la belle histoire de Jean Capart.

André BUISSERET.

Ce florilège ou recueil a été composé grâce à l'obligeance :

— M. et M^{me} Brasseur-Capart, auteurs d'un très beau livre : « Jean Capart ou le rêve comblé de l'Égyptologie ». (Arts et Voyages 1974).

— M. Arpag Mekhitarian, secrétaire général de la Fondation Egyptologique Reine Elizabeth.

— M. Baudouin van de Walle, professeur émérite de l'Université de Liège.

Nous les remercions tous de l'aide précieuse qu'ils ont bien voulu nous apporter !



A tous ceux qui souhaitent connaître mieux encore toute la passionnante histoire de Jean Capart, nous recommandons vivement la lecture d'un très beau livre illustré.

**Jean Capart ou
le rêve comblé de l'Égyptologie.**

A.-M. et A. Brasseur-Capart, Arts et Voyages 1974.

La Régie des postes a émis le 5 décembre 1977, une série de timbres-poste spéciaux dénommée «Solidarité 1977-1978». Cette série comportera une valeur de 10 F, grévée d'une surtaxe de 5 F, en commémoration du 100^e anniversaire de la naissance de Jean Capart et représentant l'effigie de l'égyptologue.

SI VOUS AVEZ ENTRE 19 ET 29 ANS...

... la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite peut vous aider à démarrer dans la vie avec un

PRÊT "J"

Cette forme de crédit est tout spécialement adaptée à votre budget.

Pour plus de renseignements au sujet des PRÊTS "J", adressez-vous au siège central ou dans les agences CGER.



CAISSE GÉNÉRALE D'ÉPARGNE ET DE RETRAITE

FLAGEY : rue des Cygnes 20-22

CHAUSSÉE D'IXELLES : chaussée d'Ixelles 126-128

UNIVERSITÉ : chaussée de Boondael 466

LUXEMBOURG : rue d'Arlon 26

AVENUE LOUISE : avenue Louise 181

AVENUE DE BECO : avenue Emile de Béco 25